

une faute dont elle n'avait pas eu conscience et qui ne lui serait point pardonnée ?...

—Mais si l'Ombra était sacrifiée... si son image s'effaçait, grâce à ma présence ! Non. Je sens que ce n'est pas moi qu'il aime ; je ne trouve pas ici celui qui m'écoutait au bas... Quelle torture que cette jalousie insensée de soi-même !... Mais si ma souffrance est au-dessus de mes forces, je m'en délivrerai, et, fussent les couronnes de l'Ombra déshonorer le front de lady Stève, je chanterai !

Les larmes soulagèrent cette âme troublée ; toute résolution apporte le culme et vaut mieux que l'incertitude. C'était quelque chose que tenir en main l'arme qui pouvait trancher la question, quoique cette arme eût deux tranchants ; elle pouvait tuer le souvenir de l'Ombra, mais en même temps l'honneur de lady Stève. Eh bien, le moment venu, Minia ferait son choix.

En descendant quelques heures après, elle trouva le neveu qui l'attendait au bas de l'escalier.

—Vous m'avez beaucoup inquiété, lui dit-il. L'air du pays est un bon médecin ; si vous voulez prendre mon bras, nous ferons une longue promenade pour redonner de belles couleurs à vos joues.

Comme ils sortaient, on les appela ; il s'agissait d'aller jusqu'à la forêt ; chacun avait déjà pris son chapeau. M. de Bocé ne réclama pas son privilège en voyant William cavalier de sa cousine, et l'on se mit gaiement en route. Le temps était splendide, le ciel bleu et sans nuages, la campagne en fête, grâce au soleil qui jouait sur la mousse en passant à travers les branches ; ses rayons allongeaient comme des rubans d'or sous les pas des promeneurs. Le silence n'était troublé que par des voix jeunes et rieuses.

Après les pénibles émotions que Minia venait d'éprouver, elle respirait avec délices l'air vivifiant ; les grands chênes immobiles lui communiquaient quelque chose de leur tranquillité. Au bout d'une longue avenue brillait la lumière, et cette clarté lointaine lui sembla comme une promesse d'un bonheur à venir : peu à peu une mystérieuse douceur se glissa dans son âme ; ses craintes, ses inquiétudes, ses agitations se dissipèrent au point qu'elle se demanda comment elle avait tant souffert, puisqu'elle s'appuyait sur le bras de William, qu'ils étaient jeunes et libres tous les deux et qu'elle était aimée. N'était-elle pas à la fois l'amour dans le passé, l'amour dans le présent ? Elle marchait sans parler, écoutant son cœur. Son compagnon était silencieux comme elle. C'était une de ces heures bénies où le bonheur étend ses ailes et plane sur les jeunes fronts.

La troupe joyeuse s'arrêta dans une clairière : des sièges de mousse permirent de s'asseoir commodément ; chacun prit place à sa fantaisie : le comte auprès de lady Stève, qui s'étonna en voyant le duc la quitter et s'appuyer contre un arbre, loin d'elle, s'isolant de la société bruyante. L'œil perdu dans l'espace, il semblait étranger à ce qui l'entourait.

—A qui pense-t-il ? se demanda Minia, rendue nerveuse par les heures pénibles qu'elle avait passées le matin.

Sa disposition d'esprit changea tout à coup. Elle s'irrita à la pensée que William l'oubliait et chercha le moyen de le faire sortir de sa rêverie. Elle parla haut, afin que le son de sa voix le réveillât. Voyant que le duc ne l'écoutait pas, elle dit à M. de Bocé, toujours sur son ton élevé :

—Mon cher comte, regardez en face de vous ces lon-

gues branches tombant jusque sur le sol, ce rayon oblique du soleil éclairant la sombre verdure, on dirait le décor du second acte d'*Isaura*.

A ces derniers mots, le duc tourna vivement les yeux du côté indiqué. Cela acheva d'exaspérer la jeune femme, elle se leva, et s'étant fait une couronne de feuillage, se drapant dans son châle, elle marcha comme si elle entraînait en scène, et, prise de vertige elle allait chanter, mais, effrayée de son imprudence, elle s'arrêta et se contenta de dire les paroles du récitatif du bel air d'*Isaura* : puis arrachant sa guirlande, elle revint s'asseoir parmi ses compagnons, qui applaudirent bruyamment. Elle regardait William : il était très pâle et demeurait immobile les yeux fixés sur elle.

—Me reconnaîtrait-il ? se demanda l'imprudente... ou ai-je seulement réveillé un souvenir ?

Quand on parla de retourner au château, le duc s'approcha vivement de Minia, dont il posa le bras sur le sien ; puis il marcha lentement, gardant le silence. Après quelques instants, il dit tout à coup :

—Milady, vous avez donc suivi les représentations d'*Isaura* ? On ne pourrait s'expliquer autrement votre étonnante imitation de l'Ombra. Vous venez de me la rappeler absolument. Ce feuillage froissé semblait une brune chevelure et donnait à vos yeux le bleu clair qui rendait les siens si expressifs ; vous aviez le même maintien, la même taille, et si vous aviez chanté, c'était elle ! On dirait deux sœurs en beauté, deux souveraines, deux artistes merveilleuses.

—Mais, il me manque une double séduction : son talent et sa voix qui vous ont charmé...

—Vous qui l'avez entendue, cousine, dites-moi si l'on peut l'oublier. Ne vous enlève-t-elle pas jusqu'au ciel.

—Comment se fait-il alors qu'avec l'admiration qu'elle vous inspire, vous ayez, ce matin, montré tant de dédain pour les artistes ? répondit Minia.

—Parce que leur état est dangereux et qu'il faut être enfant du ciel pour y conserver sa pureté. Vous m'avez dit qu'elle était la vertu même. Faut-il l'avouer ? le mystère qui l'enveloppe excite au plus haut point ma curiosité... Craint-elle l'injustice, car l'Ombra serait pure comme la Vierge Marie que lady Fowley, la vénérable lady Langton et toutes leurs amies ne s'en voileraient pas moins de leur éventail si on leur présentait la cantatrice, nul ne serait de force à vaincre le préjugé chez ces vieilles et honnêtes grandes dames et chez tout ce qu'on appelle les gens raisonnables. De grâce, dites-moi tout ce que vous avez appris sur elle ; si je savais tout sur l'Ombra, j'en serais bien moins occupé.

—Eh bien ! oui, je suis tentée de dire tout ce que je sais sur elle, répondit Mina après avoir réfléchi un instant.

Si la jeune femme avait regardé son compagnon, elle eût deviné l'intérêt passionné qu'il attachait à ses paroles,

—Vous serez étonné en apprenant que son maître de musique a été le mien.

—Non, j'en étais sûr, répondit William, et quel est-il ?

—Il est mort.

—Vous a-t-il dit le véritable nom de son élève ?

—Non, il avait juré de le taire.

—Le taire ? pourquoi ?

—Il laissait penser que l'Ombra appartenait à une bonne famille, que, devenue orpheline, son tuteur, un grand musicien, l'avait, pour ainsi dire, forcée à débiter ; mais qu'elle ne remonterait plus sur le théâtre.